

La Combattant

de Camille Ponsin
DOCUMENTAIRE
France – 05/10/2022

Jeudi 26/01/2023 21h00
Dimanche 29/01/2023 11h00
Lundi 30/01/2023 19h00

Court métrage : **LES JOIES SAUVAGES** - Aurélie Bonamy (Documentaire - 7')
Bonnie Manay, chercheuse du futur, enquête sur cette créature non domestiquée et dangereuse : la joie sauvage.

Extraits du dossier de presse du film

NOTE DE LA RÉALISATRICE

Été 2015. Les images et discours autour de la « jungle » de Calais revenaient sans cesse dans le débat public sans que je parvienne à discerner ce qui s'y jouait réellement. Curieux d'y voir plus clair, je m'y suis donc rendu par moi-même, avec un carnet plutôt que ma caméra. Parmi les réfugiés que je rencontrais, tous me racontaient sans difficulté leur parcours, à l'exception des Soudanais du Darfour qui, d'un sourire poli ou gêné, éludaient mes questions. Je n'insistais pas : on le sait, les rescapés de génocide ont en commun d'éviter d'en parler, autant et aussi longtemps que possible.

Que les tragédies de l'Histoire écrasent la singularité de toute vie, cela ne m'était pas inconnu. Pour autant, je voulais en savoir plus. Alors je m'en suis remis aux livres. Et j'ai découvert ceux de Marie-José Tubiana : des ouvrages aujourd'hui défraîchis, qui remontent aux années soixante, rédigés avec la précision d'une ethnologue et dont le contenu m'avait d'emblée surpris. La rigueur scientifique était là, bien sûr, mais quelque chose de plus flottait autour du propos. Une manière de poésie discrète, une fraîcheur de ton, qui donnaient à ses recherches une résonance chaleureuse, inhabituelle dans des textes à connotation universitaire. Gaston Bachelard, pointant la grâce des travaux de certains scientifiques hors du commun, nommait cela « l'enquête sensible ».

Nourri et séduit par ses récits, je me suis décidé à prendre contact avec Marie-José Tubiana. Au même moment, j'étais alors préoccupé par le cas d'un rescapé du génocide du Darfour que j'hébergeais : ainsi, il m'apparut que c'était avec elle, et avec personne d'autre, qu'il me revenait d'en parler.

Le lendemain, à l'heure du thé, une petite dame frêle m'ouvrit la porte et me demanda d'attendre quelques instants car elle n'avait pas encore terminé sa journée de « travail ». Marie-José Tubiana reprit alors sa place dans son salon face à deux grands Soudanais assis en face d'elle, séparés par une table couverte de vieilles cartes du Darfour et de documents.

J'assistais en spectateur à ce moment privilégié : en même temps que cette femme authentifiait de son expertise le récit de deux survivants d'un génocide, je devenais le témoin d'un dialogue confiant entre l'histoire savante et l'histoire vécue. Nous étions alors au début de l'année 2017 et j'entrepris de faire un court métrage sur l'une de ces scènes auxquelles j'assistais.

Par la suite, je suis revenu chez elle à plusieurs reprises en observateur et en ami. À chaque fois, je découvrais de nouveaux réfugiés venus se confier et chercher assistance auprès d'elle. Invariablement, le même rituel s'engageait : elle questionnait, ils répondaient, elle écoutait, questionnait de nouveau, etc.

Je décidai alors d'entreprendre un projet plus consistant, car j'étais de plus en plus impressionné par les rencontres qui se déroulaient chez Marie-José et par l'extraordinaire richesse des travaux et matériaux

qu'elle avait accumulés lors de ses enquêtes au Soudan.

Je compris alors ce que je souhaitais faire pour ce film : il me faudrait raconter le Darfour contemporain à partir de ce lieu clos, protégé du monde extérieur, paisiblement niché sous les toits de Paris, mais bouleversant, comme l'antichambre secrète de « la grande Histoire avec une grande hache » ainsi qu'aimait à le dire Georges Perec. Car c'était là que se tissait sous mes yeux le fil d'une suite de récits personnels, pleins de cette puissance humaine incarnée dans ces vies minuscules que tout et tous semblaient avoir inexorablement condamnées à l'oubli. Tous, sauf Marie-José Tubiana.

J'ai donc décidé de construire mon projet à partir de la circonstance concrète de cet appartement parisien, et de l'étonnante configuration symbolique qui s'y déployait jour après jour.

ENTRETIEN AVEC CAMILLE PONSIN ET MARIE JOSÉ TUBIANA

Marie-José, votre histoire avec le Darfour, quand a-t-elle commencé ?

Marie-José Tubiana : Je suis allée au Darfour en 1965. D'abord, je voulais revenir au Tchad, mais le président du Tchad de l'époque, Tombalbaye, a trouvé que je ne devais pas travailler sur les gens du Nord, mais que je devais travailler sur sa population. Je lui ai dit qu'on ne changeait pas comme ça la ligne de conduite. Donc j'ai refusé. On n'a pas eu le visa et on ne pouvait pas partir. Alors on est partis au Darfour quelques mois après, très facilement.

La Combattante, est-ce un film sur le destin des réfugiés du Darfour ou un portrait de Marie-José ?

Camille Ponsin : Pour moi, c'est les deux. C'est un film sur les rescapés du génocide et les réfugiés du Darfour, mais c'est aussi un film sur l'ethnologue Marie-José Tubiana et tout le travail qu'elle fait aujourd'hui. J'avais besoin de raconter l'histoire de cette femme que je trouve extraordinaire. Elle est pour moi une Juste parmi les Nations, une grande savante, une grande ethnologue, et également une grande photographe, parce qu'elle a pris énormément de photos avec son Leica pendant les années 1950, 1960 et 1970 au Darfour. Elle a fait des films en 16 mm [après avoir appris à manipuler la caméra avec Jean Rouch, NDLR]. Faire le portrait de Marie-José Tubiana me permettait de raconter le Darfour, de raconter le peuple du Darfour. Et c'était la meilleure porte d'entrée, la meilleure façon de raconter ce pays, pour pouvoir remonter l'histoire à partir des années 1950, 1960, quand le pays était encore en paix, avant qu'il y ait le génocide en 2003.

Vous êtes devenue une très grande spécialiste du Darfour, une grande ethnologue, vous avez fait de magnifiques photos et films. Qu'est-ce qui vous a le plus fasciné quand vous étiez sur place au Darfour ?

Marie-José Tubiana : L'accueil et la gentillesse des gens, le fait de pouvoir travailler en collectif. Les gens venaient travailler en groupe. Ils savaient qu'on était là pour faire l'histoire. La chose importante était d'expliquer ce qu'on venait faire avec eux. Il y avait un groupe de gens, une vingtaine de personnes, qui savaient tous un bout de l'histoire. Ils étaient contents de travailler avec nous et de s'enrichir l'un et l'autre. Le lendemain ils revenaient en disant : « Là, je n'étais pas très au point, mais j'emmène untel, qui était témoin là et qui peut t'aider », etc. C'est cette manière collective de travailler qui m'a paru très intéressante.

Marie-José, depuis une dizaine d'années, vous aidez maintenant les demandeurs d'asile venant du Darfour. Pourquoi cet engagement ?

Marie-José Tubiana : Au Darfour, ce sont des populations qui pratiquent le don et le contre-don. Par exemple, c'est toute la famille qui participe à la compensation matrimoniale. Ceux qui ont contribué pour que sa famille ou son clan puisse acquérir une femme vont répondre à leur tour. Il y a cet échange de don et de contre-don. Là, c'est pareil. Ils m'ont donné plein de choses. Ils ont participé à plein de choses. Comment, maintenant, pourrais-je les laisser tomber ? Ce n'est pas possible. Moi aussi, j'ai une dette envers eux. Pour moi, c'est presque une dette sacrée. Une dette qui s'impose. Je serais traître si je ne faisais pas ça.